

L'abeille et l'orchidée

1450 km à pied de Chamonix à Ouessant
pour la biodiversité

Loïc Quintin

Éditions ThoT

*La terre n'appartient pas à l'homme.
C'est l'homme qui appartient à la terre.*

Sitting BULL, chef indien de la tribu Sioux (1831-1890)

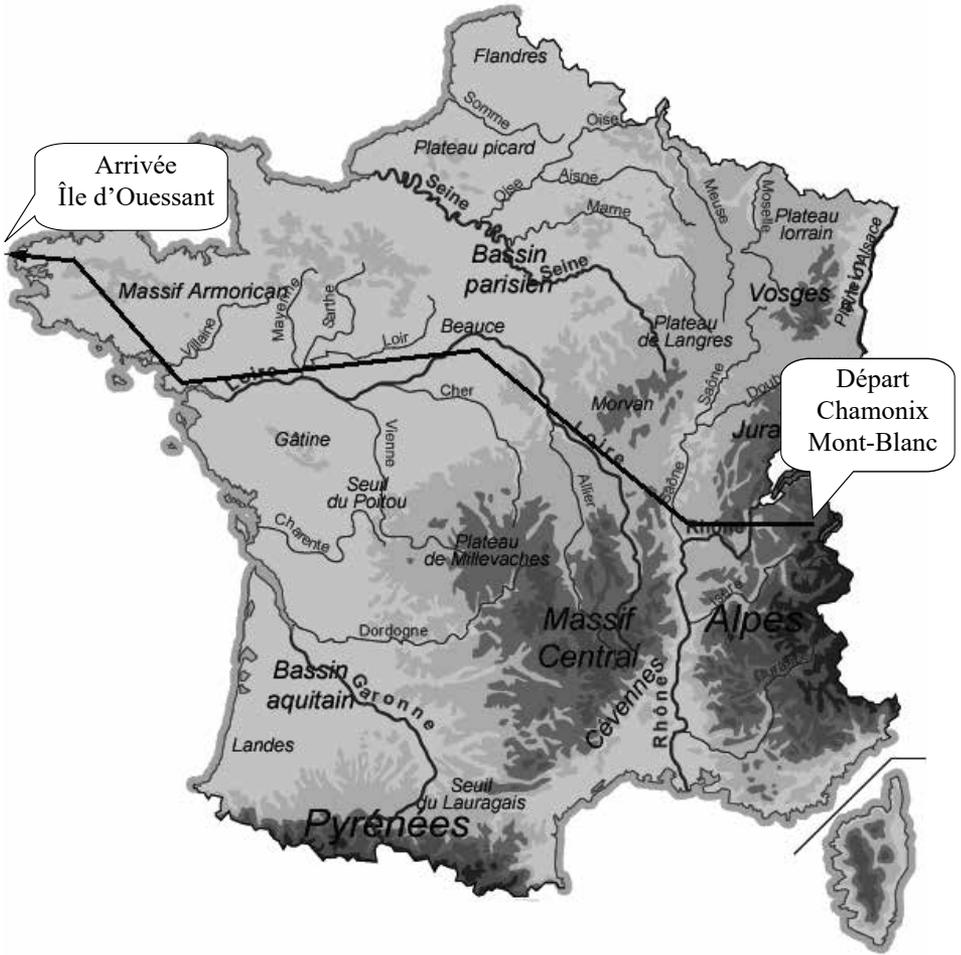
*La nature n'est ni morale ni immorale,
Elle est radieusement, glorieusement, amonale.*

Théodore MONOD

*Pour que les arbres et les plantes s'épanouissent,
Pour que les animaux qui s'en nourrissent prospèrent,
Pour que les hommes vivent,
Il faut que la terre soit honorée.*

Pierre RABHI

Itinéraire raid



La formidable vie fragile

Quand on se penche sur une orchidée, particulièrement sur un ophrys abeille, on est subjugué par l'étonnante intelligence de la fleur et la formidable machine de la vie.

Cette fleur est pourvue de trois sépales et trois pétales. Le pétale central, appelé labelle, est plus grand que les latéraux. En fait, il offre une piste idéale d'atterrissage pour les insectes. En l'occurrence, dans le cas de l'ophrys abeille, pour cette catégorie d'insectes.

Intelligence, car la fleur, qui se reproduit grâce à ces petits volatiles, parfois par autopollinisation, se déguise en abeille. Elle imite le dessin, voire même la texture du poil de l'abeille femelle. Incroyable ingéniosité !

Prenons alors l'exemple d'un mâle abeille (faux bourdon) qui passe par là et butine allègrement d'ophrys en ophrys. Son vol l'amène à se poser sur le labelle, devinant une belle affaire, tant la femelle lui paraît attirante de beauté. Il se pose donc sur la piste de l'aéroport floral avec la ferme intention de se procurer du plaisir. Mais, il ne se produit pas la moindre jouissance. Déception pour l'insecte, superbe conséquence pour l'orchidée. Le mâle vient d'une orchidée précédente, chargé

des organes reproductifs de celle-ci. Quand il atterrit sur le gros pétale, mine de rien, il dépose ce pollen dans la fleur qui se laisse ainsi féconder et nourrit son visiteur.

Sa visite accomplie, le mâle abeille repart vers une autre destinée florale, songeant à la belle qui l'attend. Ce n'est que partie remise, pense-t-il. Le leurre fonctionne à merveille et les orchidées s'en frottent les pétales de reconnaissance.

Notre mâle s'envole, insouciant, quand soudain, un oiseau le chipe dans son bec. Trop tard, la carrière de l'insecte s'achève en plein vol. L'oiseau vorace va avaler sa proie. Pour cela, il prend le temps de vivre et va se percher sur la branche d'un arbre voisin. Il se délecte. Mais, notre ami à plumes a de l'appétit. Les insectes, c'est bien. Un petit végétal en guise de complément, c'est encore mieux. Une graine de ce frêne ferait l'affaire. Qu'à cela ne tienne. Une, deux, trois, quatre, dix samares (nom scientifique de la graine de frêne) s'engloutissent dans le gosier de l'oiseau. Et puis, tiens, encore quelques insectes garniraient le menu. Il se campe sur ses pattes et fourre son bec affûté dans l'écorce. On s'échange simplement des services naturels entre l'oiseau et l'arbre. Tu me nettoies pendant que je te nourris. Et ce n'est pas tout. Car l'arbre s'éteindra un jour ultime de vieillesse. Il faut préparer l'avenir et la succession. Ainsi, le volatile, comme tant d'autres, est le bienvenu. Lui qui se gave de graines, il les transporte et va se poser plus loin, au sol ou sur une cime arborée. L'animal digère et rejette de temps en temps quelques semences. Grâce à lui, le frêne assure sa descendance. Une des graines, aidée par le vent, la pluie, la neige, le soleil, le terrain, l'orientation, des éléments nutritifs dans le sol, germera. Et l'arbre poussera. Le frêne, ou le hêtre, ou etc., servira alors à qui ? À l'homme, pardi ! Ne nous chauffons-nous pas avec l'arbre ? Ne construisons-nous pas avec l'arbre ? Ne nous nourrissons-nous pas grâce à l'arbre ?

Le feuillu ou le conifère abrite, quant à lui, une quantité d'êtres vivants, qu'ils soient du règne végétal ou animal. Tenez, par exemple, le champignon. Certains champignons poussent sous les auspices de certains arbres. *Vice versa*, des champignons favorisent la vie de spécimens d'arbres. Par ailleurs, les champignons nourrissent l'homme. Ils contribuent également à la nutrition des orchidées. Il s'agit d'un champignon microscopique et souterrain qui va fournir à la graine de l'ophrys les éléments nécessaires et supplémentaires à son développement. Pour certaines espèces d'orchidées, cette symbiose avec le champignon dépasse la germination, puisqu'il nourrit les fleurs dépourvues de chlorophylle durant la période de végétation.

Chacun alimente l'autre. L'homme, dans quelques secteurs, a compris le bienfait de ces interactions. Preuve en est que des agriculteurs, en accord avec des associations de protection de la nature, fauchent tardivement leurs prés au printemps, afin de permettre la reproduction des orchidées. Quelle belle histoire !

Poursuivons-la. L'ophrys abeille bénéficie donc des services du champignon. La fleur forcit et développe toutes ses couleurs vives et ses dessins d'insecte. Le mâle, un autre, y prête attention... Histoire sans fin. Cet exemple, c'est un petit morceau de la biodiversité. Résumons.

L'orchidée sert à l'abeille qui sert à l'orchidée. L'abeille profite à l'oiseau qui soigne l'arbre qui nourrit l'oiseau qui plante la graine de l'arbre utilisé par l'homme qui mange des champignons qui s'abritent sous l'arbre et alimentent le sol sur lequel il grandit, tout en mettant leur contribution à l'émergence et à la vie de l'orchidée qui est entretenue par l'homme... Et l'on pourrait ainsi multiplier l'imbrication des choses à l'infini. Un oiseau, un insecte, évidemment ça vole. Une graine aussi, au gré des fantaisies du vent. De pré en pré, de rivière en rivière, de montagne à montagne, de pied humain à pied humain, de patte

à patte, d'avion en avion, de désert en désert, de forêt en forêt, de pays à pays, la biodiversité s'agite et recouvre, telle une toile d'araignée gigantesque, la planète entière de sa multiplicité.

Multiplicité dont fait partie l'Homme. Nous intégrons ce magnifique équilibre. Un équilibre aux multiples formes et couleurs, mais un équilibre fragile. Un rien entraîne un tout. Quelle que soit l'action que l'on ait, il y a forcément une répercussion, ici, là-bas ou ailleurs. On peut comparer cet équilibre au château de cartes. Un enfant comprend aisément le rapprochement.

Il construit une pyramide de ces petits cartons rectangulaires. Il est fier de sa réussite. Arrive alors son petit frère ou sa petite sœur qui a décidé de le taquiner. De son index, il ou elle lâche un petit coup dans une des cartes. Tout s'écroule. La nature est ainsi faite. Chaque être vivant représente une des pièces du château. Une orchidée, une abeille, un champignon, un oiseau, un arbre, un homme, un renard, un microbe, une herbe, une fourmi, un ver de terre, etc., se compare à une carte. Il suffit que nous, hommes et femmes terriens, supprimions une de ces cartes et le château planétaire en subit les conséquences. En allant plus loin dans le raisonnement, on peut dire qu'on se tire une balle dans le pied et que nous nous éliminons nous-mêmes, par répercussion.

Ce phénomène de cascade a déjà commencé sur la planète Terre.

On mesure, à la lumière de ce formidable enchaînement, que la vie, notre vie et celle de tous les êtres vivants qui peuplent l'espace de la grande boule bleue, est superbement orchestrée et à la fois magnifiquement en danger.

C'est pour cette raison que j'ai traversé la France entre Chamonix et l'île d'Ouessant. Deux mois et quelque 1450 km pour être en harmonie avec ma conscience. À savoir, dire, redire

et redire encore la beauté du vivant, mais également sa destruction et le risque qu'il disparaisse à jamais par notre faute.

Une couche de plus, direz-vous. Oui, à ma modeste échelle d'accompagnateur en montagne et de défenseur de la nature, j'en remets une. Parce qu'il faut avertir sans cesse, expliquer inlassablement au public ce qui se déroule devant nos yeux, en toute impunité.

Je parcours la nature, la montagne, les bords de mer et le désert depuis trente ans. Comme certains ont sillonné et sillonnent encore le monde et alertent la population des constats qu'ils font dans leurs pérégrinations (je songe à Nicolas Hulot, Nicolas Vanier, Jean-Louis Étienne, Yann Arthus-Bertrand, Jean-Marie Pelt, Pierre Rabhi, pour les plus médiatisés et d'autres plus anonymes), je me contente de mes randonnées et raids pour alerter.

Lorsque je débutais dans ce métier, je répondais de manière laconique aux clients qui me demandaient le nom d'une fleur. Si je la connaissais, je la nommais évidemment. Sans plus ou presque. D'ailleurs, généralement, le nom de ladite fleur entre par une oreille de la personne et ressort par l'autre, en coup de vent. Il faut pratiquer sans relâche et se documenter pour acquérir quelques bases. Et puis, au fil des années et de l'expérience du terrain, j'ai appris à cerner (si l'on peut la contenir) la globalité de la nature et l'interaction des éléments qui la composent. Une fleur n'est pas là pour faire joli. Elle fait partie intégrante d'un tout et sert à l'insecte qui sert à l'oiseau qui, etc. Ce tout se nomme biodiversité, longtemps désignée par nature, et englobe des écosystèmes, eux-mêmes composés de la biocénose (population donnée) et du biotope (milieu de vie). Le tronc d'arbre pourri au sol est un écosystème. La forêt en est un. La mer, le désert, la montagne également. Bref, la planète se résume à un immense écosystème.

Mon discours, depuis déjà quelques années, s'élargit à la globalité. Il est nécessaire, mon métier favorise la réflexion, de prendre du recul par rapport à ce qui nous entoure. Hélas, pour la majeure partie de l'humanité, le temps, qui s'accélère de plus en plus, n'en laisse pas le loisir. Courir pour se rendre au travail, courir pour conduire les enfants à l'école, courir après l'argent, après le paraître pour faire bonne figure dans la société qui nous fait courir... Spirale infernale qui a conduit à la disparition de trente pour cent de la biodiversité terrestre. À ce rythme, selon certains experts, ne glissons-nous pas vers les cinquante pour cent ? Jusqu'où pousserons-nous à la surenchère du « toujours plus », pour cette fois, en ultime cadeau, courir à notre propre perte ?

Il est temps, je ne suis pas le seul bien sûr à le dire, de réagir et de tenter de freiner la course en avant. Nous, pauvres hommes de terrain sans prétention, tentons bien d'injecter des doses répétées d'alarmes. Sera-ce suffisant ?

C'est le message que j'ai souhaité faire passer à travers mon raid. Ce raid du cœur aussi, par un double signe.

Signe que Chamonix fut un superbe lieu d'altitude où j'ai découvert la montagne voici une trentaine d'années. Signe que Ouessant, l'île sauvage, où je suis l'heureux propriétaire d'une maisonnette nichée au milieu de la lande, m'accueille régulièrement. Deux points extrêmes. Deux points sentimentaux. Deux points aussi, symboles de cette biodiversité sensible.

J'ai bâti mon itinéraire en fonction de ces lieux sensibles sur le plan environnemental.

Chamonix et la mer de Glace qui fond à vue d'œil. Le lac d'Annecy, zone humide d'importance. Les Dombes et ses étangs travaillés par les hommes. Le parc naturel du Morvan, justement parce qu'il rejoint les quarante-cinq autres parcs du genre. La Sologne, terre de Nicolas Vanier, pourvue de ses belles forêts.

La Loire, dernier fleuve sauvage. Le parc naturel de Brière ou les bienfaits d'un marais. Ouessant et la mer, gorgée de beauté, de drames et de salissures.

Un ruban vert et bleu qui m'a permis de relier l'Est à l'Ouest tout en faisant émerger les actions ou projets de développement durable des communes qui ont répondu positivement à cette initiative. J'ai voulu, dans cet océan de préoccupations, faire ressortir le positif. Positif des paysages splendides que la France possède sur son espace. Positif des gens de bonne volonté qui essaient de transformer les mentalités ancrées, notamment dans le domaine de l'environnement.

Je suis un militant de toujours. J'ai souvent dénoncé, et dénonce encore les atteintes aux paysages, m'insurge contre la disparition d'espèces. Si les associations de protection et de défense de la nature n'existaient pas, croyez bien que la situation tutoierait le pire. Leur devoir de vigilance et de propositions s'avère indispensable à la préservation de notre environnement. Parfois, l'abnégation de leurs militants permet de sauver, que ce soit au bout de cinq, dix ou vingt ans de combat, un espace menacé par la folie cupide des hommes. Parfois aussi, le découragement les envahit quand, au terme de la même durée, c'est la démence humaine qui l'emporte. Hommage leur soit rendu pour l'immense travail qu'ils accomplissent, faute duquel la planète serait encore plus malade.

Rappelez-vous un certain petit bonhomme en pull rouge qui venait s'insérer dans la campagne présidentielle de 1974. Il venait devant les caméras avec son petit vélo pour alerter sur l'envahissement de la voiture et prôner des moyens de déplacement doux. Il alertait sur la raréfaction des ressources. Il brandissait son petit verre d'eau afin de prévenir du gaspillage du précieux liquide et de sa future pénurie. Tout le monde rigolait devant l'insolence de cet homme, précurseur de l'écologie politique.

Cet homme au pull rouge, ingénieur agronome, s'appelait René Dumont. Près de quarante ans après, on constate avec évidence qu'il avait raison sur tous les plans.

Alors, j'ai pris mon bâton de marcheur écologiste pour aller à la recherche du positif environnemental. Pour fouiller un peu les idées et les bousculer. Pour me rendre compte sur le terrain comment la population, les élus, réagissaient à ce bouleversement. J'ai côtoyé le terrain municipal, mais aussi le simple commun des mortels sensibilisé sur le sujet. Et encore la profondeur des us et coutumes, ce raid photographiant la vie sociale du pays.

Beaucoup de belles images. Beaucoup de belles rencontres. Beaucoup d'enrichissement au contact de la population a transparu pendant ces deux mois. Ce périple m'a permis d'affermir certaines opinions et de découvrir d'autres aspects de la vie.

Cette vie. Cette formidable vie. Cette biodiversité, partageons-la en bonne intelligence.